

THIBAUT MERCKEL

LA DIVINE
PÉRÉGRINATION

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

JULIE ACCIARI	JEAN-BAPTISTE MENUT
ISABELLE BEBIN	DÉBORAH MERCKEL
RAINIER BRUNET-GUILLY	ÉDITH MERCKEL
ROMAIN DA COSTA	AMANDINE PORCHERON
MARIE DE COURCELLES	ALEXANDRE RALHA
ISMAËL DIALLO	LUYMAR REIS
ALLISON GRANGÉ	FLORIAN SOPHY
ÉLISE GUILLY ABELLAN	

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-37916-779-9

Dépôt légal : Juillet 2021

INDEX

Préface

Livre I

D'abord, la fin

Poison

Où l'on rencontre et où l'on tue

Interlude n°1

Horizon

Livre II

La voie de la déraison

L'Aiguilleur

Où l'on insulte et où l'on quitte

Interlude n°2

Cosmographus incomparabilis

Rock'n'roll

Livre III

Double menace

Bienvenue en Louisiane

Où l'on dévore et où l'on pleure

Interlude n°3

Foudre

Livre IV

Dichotomies

L'esclave et la prostituée

Interlude n°4

Le concile des esperitz

Frénésie

Livre V

Où l'on embrasse et où l'on prêche

Kaidan

Salem contre-attaque

Interlude n°5

Monologue

Livre VI

Lynette et Hannus : une tragédie en cinq actes

Les aventures d'Hannus (en VHS)

Verdict

Interlude n°6

De la vacuité du monde

Livre VII

Le Mont Hypostase

Ijraalarzenô

L'écueil des regrets

Interlude n°7

Black Hole

Livre VIII

Où l'on vote et où l'on oublie

Homicides

Apesanteur

Interlude n°8

L'évangile selon une commode

Livre IX

La femme aux cent noms

Un soir à l'opéra

Le pacte des rebuts

Interlude n°9

Les planètes du Singe

Livre X – Guerre !

Dans les épisodes précédents

« *En souvenir de Sa gloire passée* »

« *Tâchons d'éviter les massacres* »

« *Ou peut-être tout l'inverse* »

« *Et rien d'autre n'a d'importance* »

« *J'en découdrai avec le destin s'il le faut* »

« *Ils sont tous voués à brûler* »

« *Nous avons tous quelque chose de brisé en nous* »

« *Vos yeux ne sont pas faits pour la guerre* »

« *Je ne pensais pas que vous faisiez partie de cette histoire* »

« *Plus mort que mort* »

« *Que trépasse si je faiblis !* »

« *Pensiez-vous réellement que l'Univers tomberait si bas ?* »

« *N'oubliez pas le coup de théâtre* »

« *Pourquoi ne dit-on jamais les choses ?* »

« *Om mani padme hum* »

« *Devenir un dieu, ce n'est pas un choix* »

« *Adieu, amis* »

« *J'attends* »

« *Un simple descendant d'esclaves* »

« *Quelque chose de bien plus grand encore* »

Epilogue

La morale de cette histoire

Remerciements

Préface

par le Docteur Chacquès-Péhar, spécialiste de la théologie culinaire

Il arrive un moment dans les pages de ce livre – à dire vrai, il en existe pléthores – où l’absurdité même de la vie et de l’Univers entre en collision avec nos croyances fondamentales. On voudrait ne pas croire, et pourtant le monde décrit sous nos yeux, aussi abject soit-il, est bien plus tangible qu’il n’y paraît. Et alors apparaît en filigrane ce que, dans le petit monde de la théologie culinaire, nous appelons « le Paradoxe de la Raclette », stipulant qu’il est possible pour un même aliment de sentir les pieds tout en se révélant parfaitement délicieux – ce que nos homologues physiiciens tentèrent de détourner bien plus tard avec la fameuse expérience du « Chat de Schrödinger ». En définitive, l’univers de Thibault Merckel est à la fois tragique ET comique, tout comme notre condition humaine.

À n’en pas douter, les analyses éthiques, philosophiques, gastronomiques, psychologiques et spirituelles pleuvront à la sortie de ce livre, et le but ici n’est bien évidemment pas de marcher sur les plates-bandes de mes confrères. Cela étant dit, l’existence même d’un tel récit est révélatrice d’une fracture profonde entre le besoin inhérent de l’homme de donner un sens à ce qui l’entoure, et l’Univers même qu’il habite et dont les voies sont – pardonnez ce truculent trait d’esprit – bien souvent impénétrables.

Peut-être depuis Shakespeare lui-même cette ineffable problématique n’avait été aussi angoissante. En effet, c’est dans son « Roi Lear » que le Barde prête ces quelques mots au personnage de Gloster (Acte IV, Scène 1) :

Moucherons pour enfants malicieux, voilà ce que nous sommes pour les dieux :

Ils nous tuent pour s’amuser.

Mais ce roman est bien plus encore qu’un simple écho à la prose éternelle de Shakespeare, de la même manière qu’il est bien plus que, comme je l’entends souvent, une version fantasmée de la Divine Comédie de Dante revue et corrigée par les Monty Python. Non, ce roman, c’est bien plus que tout cela à la fois.

Comme dans toute œuvre majeure, réside indéniablement dans ce récit une importante somme de peurs primordiales, des plus intimes aux plus universelles – les unes et les autres étant intrinsèquement corrélées, cela

va sans dire. Mais à la fin de toute cette histoire, quelle valeur essentielle retient-on réellement ? Je n'en ai absolument aucune idée, car pour être tout à fait candide, je n'ai pas lu le livre jusqu'au bout. Disons simplement que je n'ai pas eu le temps, voulez-vous ? J'ai entendu dire que le dénouement était particulièrement réussi. J'ai bien tenté de lire la dernière page, mais laissez-moi vous dire que cela n'avait aucun sens. Aucun.

Quoi qu'il en soit, je reste convaincu que le succès posthume de ce roman ravira les fidèles admirateurs de cet auteur au talent incommensurable, malheureusement parti trop tôt... Pardon ? Il n'est pas mort ? Oh. Eh bien, je suis ravi pour lui. C'est bien, c'est très bien...

Vous en êtes certain ? Vous savez, le temps que j'écrive cette préface, il aurait pu... Non ? Très bien. Mais cela arrivera un jour. Donc en un sens, ma préface à titre posthume aura une durée de validité bien plus longue que de son vivant. Vous savez quoi ? J'ai commencé dans cet état d'esprit, finissons de la même manière.

Donc blablabla, malheureusement parti trop tôt... Car les peines de Thibault Merckel sont avant tout les peines d'un homme qui souffre, mais qui décide d'en rire.

Et inversement.

*Pour Guy,
le seul et l'unique*

LIVRE 1

D'abord, la fin

La lumière est si aveuglante que Yorath Caleb ne réalise d'abord pas qu'ils sont arrivés à destination. Progressivement, ses rétines s'habituent à ce nouvel environnement et parviennent à discerner quelques formes simples ; les craquelures qui gangrènent le sol frissonnant à ses pieds, vomissant d'irrépressibles vagues de magma, puis la silhouette lugubre et imperturbable de Lady Lalia Kincaid à ses côtés.

Au loin, rien ne peut venir perturber la ligne d'horizon. Aucun relief, ni montagnes, ni gouffres, ni vallées ; ce monde n'est plus qu'une immense boule de cendre, de gaz en panique et de roches en fusion. Timidement perché au-dessus de ce désastre flamboyant, le ciel a retrouvé sa fragilité des premiers jours. Il n'existe plus pour lui aucune vie devant laquelle se pavaner, travesti des couleurs de l'océan. Il n'existe plus d'océan.

Pourtant, il semblerait qu'une dernière étincelle de vie s'évertue à donner à ce tableau la lumière qui lui sied : à la fois grandiose et monstrueux, le soleil dévore en effet l'éther avec l'insatiable énergie d'un condamné. Son orbe si parfait, à présent gonflé tel un fruit trop mûr, paraît composé de deux cents astres rougeoyants, consumant l'Univers molécules par molécules.

Dans un ultime geste teinté d'érotisme, les extrémités de chaque colosse se caressent d'abord nerveusement, avant de s'étreindre enfin vers le destin qui leur avait toujours été promis. Et les vulnérables fondations de ce monde en un temps si fertile s'embrasent et se défont, comme si leur nouvel amant de feu ne pouvait les contenir pleinement.

Partagé entre horreur et fascination, Yorath ne peut détourner son regard du spectacle cosmique se déroulant sous ses yeux. Jamais la beauté ne lui avait paru si dangereuse.

« La fin du monde, Yorath Caleb, lui murmure alors la voix grave de Lalia. Et nous sommes au premier rang. »

En guise de réponse, le Britannique remplit ses poumons de cet oxygène factice qui les maintient tous deux en vie.

« Ne culpabilisez pas de déceler de la beauté dans la mort.

— Je ne culpabilise pas, se défend-il. C'est simplement que... ceci est un événement qui, par définition, ne peut être observé par personne. Nous ne devrions pas être là. Nous devrions être morts, vous et moi. Depuis sept milliards d'années.

— Vos pensées requièrent tellement de mots, je comprends mieux

pourquoi votre cerveau s'atrophie de jour en jour. Vous passez trop de temps à formuler, pas assez à réfléchir.

— Je ne peux pas être plus d'accord avec vous. Si j'avais réfléchi, je ne vous aurais jamais accompagnée.

— Allons. Ce voyage qui est le nôtre a tout d'exotique.

— Nous allons en Enfer !

— Je sais, excitant, n'est-ce pas ? »

Yorath ne se souvient pas avoir un jour vu Lalia aussi exaltée – cette perspective ne l'enchantait d'ailleurs pas autant qu'il aurait pu le croire.

« Et maintenant ? Nous attendons ?

— Que voulez-vous faire d'autre ? Ce monde est en train de mourir.

— Je veux dire, quand est-il censé mourir.

— Plus tôt que prévu s'il se lasse de vous aussi vite que moi. »

Yorath prend la sage décision de se taire. Sous ses pieds, la Terre – ou du moins ses vestiges – paraît pénétrée de violents spasmes, tandis que le soleil poursuit sans un bruit sa funeste expansion.

« Vous êtes certaine que cela va fonctionner ? reprend-il finalement avec appréhension.

— Aujourd'hui, je n'ai aucune envie d'être certaine de quoi que ce soit. Avoir raison est une malédiction.

— Et moi qui comptais sur votre légendaire excès de confiance... »

Yorath ne perçoit aucune émotion apparente sur le visage de Lady Kincaid, si ce n'est le reflet du soleil incandescent sur ses rétines.

« J'ai fait le chemin inverse et entrevu ce que je n'aurais pas dû, répond-elle alors avec flegme. Faites-moi confiance, la fin du monde nous mènera là où nous souhaitons nous rendre.

— En Enfer. Là où vous souhaitez vous rendre.

— Cessez d'accorder tant d'importance aux mots. Ils sont tous si arbitraires. Et ennuyeux.

— Ce n'est certainement pas en ce jour tragique que vous allez commencer à tenter de m'éduquer. Vous réalisez que je suis maintenant bien plus vieux que vous, n'est-ce pas ?

— Après sept milliSards d'années, personne ne verrait la différence.

— Vraiment, une blague ? Aucun doute, c'est bien la fin du monde... »

Un flash muet envahit soudain le ciel.

« *Lo and behold...* » prononce calmement Lalia.

L'éclat de lumière blanc balaie l'horizon, effleurant de sa lame étincelante la surface du globe. Et le monde, naturellement résigné, s'éteint dans un dernier souffle de modeste géant.

Yorath n'a pas encore tout à fait regagné ses esprits qu'un vif acouphène s'empare de son crâne, comme si celui-ci était incapable de supporter la pleine mesure de ce dont il avait été le témoin. À l'intérieur de ses paupières se projette en boucle le film d'une Terre à l'agonie, à grand renfort de pathos et d'effets pyrotechniques.

La présence immobile de Lalia, toujours à quelques centimètres de lui, apaise d'abord ses premiers doutes.

« Besoin d'une cigarette ? lui demande-t-elle sans tourner la tête.

— Vous en avez sur vous ?

— Non, vous savez très bien que je déteste ça. »

Frustré de tomber dans un piège pourtant si simple à déjouer, Yorath jette avant tout le blâme sur sa propre naïveté.

Enfin revenu à la conscience, il décide d'ignorer ce faux départ et inspecte les environs d'une simple torsion du cou, avant de revenir à sa position originale.

« Ce n'est pas vraiment ce à quoi je m'attendais... »

Face à Lalia et lui s'étend un immense lac anormalement sombre et figé, bordé de quelques collines vertes. Ce panorama presque accueillant est baigné d'une lumière orangée semblable à un crépuscule ardent qu'aucun nuage ne viendrait altérer. Au fur et à mesure de son observation, Yorath en vient à se demander si tout cela n'est pas une ingénieuse reconstitution.

« Chhhh... l'interrompt Lalia avant même qu'il ne prenne la parole. Oh, et reculez d'un pas. »

Inquiet, Yorath s'exécute sans broncher. En effet, le lac d'huile à quelques mètres de lui semble être devenu plus opaque encore qu'auparavant, tandis qu'au loin une épaisse brume incolore dévale dangereusement le relief. Et brusquement, alors que le jeune homme, les jambes ankylosées, s' imagine déjà noyé dans cet impitoyable décor de vieux film d'angoisse, l'atrocité sans nom apparaît.

Il n'y a eu aucun coup de vent, aucun bruissement, aucun hurlement annonciateur. Juste une sensation de terreur, en bas de la nuque, puis dans chacun des membres de son corps. Alors, pétrifié, Yorath ne peut rien faire d'autre qu'observer celle qui est venue les accueillir : bien trop rapide pour l'œil humain, la créature se déplace en silence sur le sable cramoisi comme si elle avait toujours été là, trop furtive pour être aperçue même du coin de l'œil.

Il est extrêmement difficile de donner une description générale de cet amas d'abominations : perchée sur une vaste charpente de tentacules et d'appendices aux origines douteuses, la partie abdominale de la bête est constellée de membres organiques tous aussi différents les uns que les autres, assemblés à leur tronc par de savantes structures osseuses parfois si disproportionnées qu'elles prêtent à l'ensemble l'apparence d'une œuvre en constante mutation.

Quelque peu rassuré par le calme de Lady Kincaid, en qui il décide de placer toute sa confiance, Yorath ose enfin regarder la créature dans les yeux. Une entreprise que le jeune homme se voit dans l'obligation de réitérer puisque, pour couronner le tout, trois têtes surmontent ce corps abject. Cependant, malgré les déformations et autres mutilations opérées, le Britannique comprend vite que, contrairement à ce que voudrait faire croire la légende, il ne s'agit en aucun cas de gueules de chien.